

S'il reste une différence culturelle et sociale majeure entre les filles et les garçons, c'est sans doute parce que les filles placent la naissance et la responsabilité des enfants dans leurs projets de vie. Susan Moller Okin (2008) a sans doute raison de rappeler que c'est là, dans les rôles familiaux, que se noue la plus grande des inégalités. Quand les filles font des projets scolaires et professionnels, on peut supposer qu'elles ont plus ou moins clairement en tête qu'elles seront à la fois des travailleuses et des mères, et on peut supposer que les garçons y pensent beaucoup moins (Duru-Bellat, 1995). Aussi, bien des métiers qualifiés comme ceux de l'enseignement peuvent être choisis parce qu'ils créent moins de tensions, moins de décalages de calendriers entre la vie professionnelle et la vie familiale que ne l'imposent d'autres activités : les congés scolaires et les rythmes hebdomadaires harmonisent mieux les agendas des mères et des enfants quand on est enseignante que lorsqu'on est cadre commercial. On peut sans doute y voir une forme générale de domination masculine, mais il n'empêche que ces choix professionnels-là ne sont pas irrationnels et que les anticipations de vie y pèsent peut-être plus que les simples clichés sexuels véhiculés par l'école. On voit par exemple que les femmes qui deviennent médecins choisissent plus souvent que les hommes les spécialités plus compatibles avec une vie de famille et, plus souvent aussi, un exercice à mi-temps. Dès lors, ces femmes n'ont guère de chance de grimper au sommet de la hiérarchie médicale, mais c'est moins un modèle scolaire et professionnel qu'elles intériorisent qu'un modèle familial.

Si l'on accorde quelque crédit à ces arguments, ils invitent à déplacer la réponse au paradoxe des filles

vers l'aval de l'école et le monde professionnel. On peut imaginer que les filles choisiront des filières puis des métiers moins féminins quand ces derniers tiendront compte de la nature de leurs projets professionnels articulés à la vie familiale. Dans ce cas, la transformation de l'école passe peut-être plus par les mutations du monde du travail, de l'organisation des tâches ménagères et de l'éducation des enfants que par une action strictement scolaire. On objectera qu'un tel programme est extrêmement lourd. Sans doute, mais il n'est pas certain qu'il soit plus lourd que le volontarisme qui vise à effacer les identités sexuelles de la tête des filles... et des garçons. Il est probable que ce changement des conditions de vie et de travail, et les bénéfices que les acteurs en retirent, seront plus efficaces que les injonctions culturelles et morales qui ne tiennent guère compte de ces conditions et suggèrent que le bonheur des gens doit se faire malgré ou contre eux. L'« alliance » de l'État providence et des femmes (il a donné des emplois aux femmes et pris en charge une politique de la petite enfance) pourrait sans doute être orientée dans le sens d'une plus grande égalité dans la vie domestique et dans l'effacement des plafonds de verre qui freinent les carrières féminines. Pour changer l'ordre des flux scolaires, il faudrait d'abord agir sur l'équité des charges et des responsabilités familiales.



Dubet François (2010). L'école "embarrassée" par la mixité. In Duru-Bellat Marie et Marin Brigitte (dir). La mixité scolaire, une thématique (encore) d'actualité? *Revue Française de Pédagogie*, 171, 77-86.